

La joie de cet homme était déjà grande ; il n'était plus dans l'horreur de sa nuit, le monde lui apparaissait, et s'il ne le voyait encore qu'imparfaitement cette imperfection activait ses désirs et vivifiait sa prière. La grâce continue son œuvre dans l'âme convertie. La foi se précise et se solidifie, le monde supérieur se déroule avec ses beautés et ses grandeurs, devant un regard complètement illuminé. *De nouveau, Jésus toucha les yeux de l'aveugle qui alors virent clairement toute chose*<sup>1</sup>.

Pourquoi l'heureux miraculé reçut-il l'ordre de cacher la grâce qu'il venait de recevoir ? *Retourne, lui dit Jésus, dans ta maison, et si tu entrés dans le bourg, ne le dis à personne*<sup>2</sup>. Jésus se trouvait dans une terre infidèle qu'il ne devait que plus tard évangéliser par ses Apôtres : peut-être voulut-il éviter que les foules attirées par le bruit du miracle n'accourussent à lui. Il voulait sans doute aussi nous renouveler la leçon qui lui était si chère de garder dans nos actions la modestie, le silence, le désir de demeurer inconnu.

### CONFESSION DE FOI DE PIERRE. SA PRIMAUTÉ.

Cette fois quand Jésus commanda à l'aveugle de garder le secret sur le miracle de sa guérison et d'éviter à tout prix le concours des foules, il fut obéi et il devait l'être, car la grande scène, l'une des plus solennelles de l'Évangile, qui va se dérouler, ne se peut encadrer que dans la solitude, la prière et le silence. Sorti de Bethsaïde-

<sup>1</sup> Marc., VIII, 25.

<sup>2</sup> Marc., VIII, 26.

Julias avec ses seuls Apôtres, Jésus remonta le Jourdain jusqu'à sa source et parvint à Césarée de Philippe, capitale des États du Tétrarque. Ville moderne, bruyante, tumultueuse, Césarée ne pouvait ni arrêter ni captiver le Sauveur, aussi est-ce dans ses alentours, mieux encore dans les solitudes qui l'avoisinent que nous le trouvons, souvent seul et en oraison, d'autrefois en entretiens avec ses Apôtres. C'est après avoir longtemps prié qu'il les joignit un jour et leur posa la solennelle et décisive question de sa Divinité.

Question décisive en effet et qui renferme en elle les destinées du monde. Peu importe qu'il ait paru à un moment de l'histoire, un sage, un génie, un bienfaiteur illustre de l'humanité. Nous pouvons acclamer sa venue, célébrer ses conquêtes, vénérer sa mémoire, mais il nous laisse dans notre néant et nos misères ; nous gardons nos péchés et les maux que ces péchés entraînent ; nous vivons « sans Dieu », « sans Christ en ce monde ; » aucun médiateur ne nous unit à Dieu ; aucun intercesseur ne s'interpose entre nous et la Justice éternelle ; aucun Rédempteur n'efface, en les expiant, les crimes de la terre. Pour expier, il faut sans doute être homme, homme mortel et passible ; mais pour que cette expiation soit efficace et victorieuse, il faut qu'elle tire de Dieu même une infinie valeur. Ce n'est donc que dans un Homme-Dieu que nous pouvons espérer le salut. A un autre point de vue, la question de la divinité de Jésus-Christ est la question essentielle, sans laquelle l'histoire humaine tout entière nous devient une insoluble énigme, un indéchiffrable chaos. Les aspirations du genre humain vers un Sauveur, sa croyance universelle à un Messie, sa certitude partout énoncée que Dieu en personne visiterait un jour la terre : comment les expliquer

si ce Messie n'est pas venu ? Et quel autre répond à la croyance des siècles sinon Jésus-Christ ?

Comment expliquer la vie, la foi, la législation, le culte du peuple juif, si on en exclut le Messie-Dieu, dont son histoire entière n'est que l'attente et l'annonce ? Ce qui suit la venue de Jésus-Christ dans le monde n'est pas moins inexplicable pour qui nie sa divinité : sa vie toute de merveilles, sa mort toute de puissance, sa résurrection, son invincible survivance, ses triomphes, ses conquêtes, sa main-mise sur le monde, la fondation de son universel empire, sa victoire sur le temps et les forces humaines conjurées. S'il n'est pas Dieu, comment expliquer des œuvres dont un Dieu seul peut être l'auteur ?

Quand la question est posée et elle ne peut pas ne pas l'être : « Jésus-Christ est-il Dieu ? » que deviennent ceux qui nient et quelles explications donneront-ils aux énigmes dont l'histoire humaine est remplie ?

Devant des intérêts si vastes, devant une affaire où se joue la destinée même du genre humain, ne nous étonnons pas de la solennité que Jésus-Christ a donnée à la question et à la réponse, alors surtout qu'il s'agissait de la foi de ses Apôtres et que de cette foi devait découler la foi de tous les peuples, dont les Apôtres allaient être les Docteurs.

Aussi choisit-il, avec une divine sagesse, le temps, le lieu, le mode de son interrogation. Ce n'est pas au début de sa vie publique et de la vocation de ses Apôtres qu'il leur demande leur solennel acte de foi ; c'est après d'innombrables preuves de divinité, après d'incessants miracles, après de surhumaines révélations, après les avoir investis eux-mêmes durant leurs missions de pouvoirs que la terre ne saurait départir, après leur avoir

montré en maintes circonstances comment il ne faisait qu'un avec Dieu son Père, leur prouvant par ses actes cette ineffable Consubstantialité. En un mot il ne les amène à confesser sa Divinité qu'après leur en avoir donné d'innombrables preuves. Et où se fera cette solennelle confession de foi ? Loin des Juifs, loin des perfides insinuations et des influences funestes des Scribes et des Pharisiens. La manière même dont il pose la question leur est une facilité nouvelle à y répondre. Il écarte les bruits du vulgaire, les fausses et ridicules appréciations des foules sur sa Personne, et, ces erreurs rejetées, il leur demande leur propre sentiment, bien supérieur sans doute aux vaines opinions des autres.

*Jésus adressa cette question à ses Apôtres : que dit-on que je suis, Moi, le Fils de l'Homme ? Ils répondirent : « les uns prétendent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres que vous êtes Elie ; d'autres encore que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes sorti du tombeau<sup>1</sup>.* Telles étaient les rumeurs en circulation dans la Judée et la Galilée. Devant les merveilles opérées par Jésus-Christ, il était impossible de ne voir en lui qu'un homme ordinaire ; et comme d'autre part on ne voulait pas reconnaître en lui le Messie, force était de choisir une opinion intermédiaire, pour ridicule qu'elle fut. C'était Jean-Baptiste, revenu à la vie, ainsi que l'avait dit Hérode en tremblant, ainsi que le donnait à croire une similitude de doctrine et de prédication. C'était Elie que l'on savait gardé vivant par Dieu et que l'on attendait comme le précurseur du grand Roi. C'était Jérémie dont on semblait entendre les graves enseignements et les tristes prophéties. C'était

<sup>1</sup> Luc., IX, 18, 19. Marc., VIII, 27, 28. Matt., XVI, 13, 14.

enfin quelqu'un des anciens Prophètes que Dieu destinait à l'annonce des temps nouveaux. Pauvre peuple ! Il songeait à tout sauf à la plus simple et à la plus vraie des explications. Mais l'orgueil Juif, toujours préoccupé d'un règne du Messie brillant et puissant, ne s'accommodait pas d'un Jésus « doux et humble de cœur », et ne s'élevait pas au-dessus des esprits terrestres.

*Mais vous, reprit Jésus, que dites-vous que je suis*<sup>1</sup>? Vous que j'ai tirés du milieu des foules? Vous que j'ai instruits des mystères divins? Vous qui êtes les témoins de ma vie? Vous qui avez, jour par jour, contemplé mes œuvres, entendu mes affirmations que j'appuyais sur de continuel miracles? *Que dites-vous que je suis?*

Pierre préluant sans le savoir à son futur magistère, répondit au nom de tous : VOUS ÊTES LE CHRIST ! LE FILS DU DIEU VIVANT<sup>2</sup> !

Magnifique confession de foi ! Magnifique dans sa force, sa netteté, sa plénitude. Rien n'y manque et tous les traits du Verbe Incarné, rédempteur du monde y sont renfermés. Jésus est « *Christ* », oint par Dieu, oint comme Homme, comme Prophète, comme Roi, comme Prêtre, comme Combattant. Il est « oint » de divinité ; la divinité s'est écoulée sur Lui dans son infinie plénitude, Dieu s'unissant hypostatiquement à l'homme, « Dieu habitant corporellement en l'homme », Dieu fait homme : voilà Jésus-Christ. Pierre reconnaît ces ineffables mystères quand il dit : *Vous êtes le Christ !* Et quand il ajoute : *le Fils du Dieu vivant*, il achève sa confession glorieuse. Jésus-Christ est Dieu ; il est Dieu

<sup>1</sup> Matt., XVI, 15. Marc. VIII, 29. Luc., IX, 20.

<sup>2</sup> Matt., XVI, 16. Marc., VIII, 29. Luc., IX, 20.

descendu du ciel, l'invisible devenu visible, l'Éternel entré dans l'enceinte du temps ; la Parole infinie instruisant le monde, la Sainteté y amenant la justice, la clémence, y proclamant l'amnésie. « Fils de Dieu ». Pierre confesse la génération éternelle du Verbe ; la pluralité des Personnes en Dieu se découvre à lui, et le mystère de l'adorable Trinité lui est manifesté. Quand il ajoute : « vous êtes le Fils du Dieu *vivant* », il voit en Dieu la source de la vie universelle, il proclame ce que l'Aigle de Pathmos, Jean l'Évangéliste, écrira plus tard : « tout a été fait par Lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui... En Lui était la vie ».

Mais qui nous donne l'assurance qu'il en est bien ainsi de cette confession de foi, et que Pierre a en effet reconnu la divinité de Jésus-Christ et eut la perception des mystères qui en découlent? Les plus fortes preuves nous en sont données. La première est sans doute la clarté, la netteté même de ses paroles ; mais une seconde la corrobore et lui donne son entière force. Si d'autres, comme Nathanaël, ont donné à Jésus-Christ ce nom de « Fils de Dieu », ce fut sans y attribuer le sens qui s'attache à la confession de foi de Pierre. Pour eux Jésus-Christ était le fils de Dieu ; au même titre que les prophètes et les justes, fils par adoption et non point par nature. Aussi, loin de béatifier cette manière, de s'exprimer, Jésus-Christ en faisait comprendre l'insuffisance. Quand Pierre a parlé, sa conduite est toute différente : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas*<sup>1</sup> ! Pourquoi « bienheureux », sinon parce que, s'élevant infiniment au-dessus de tous les autres, Pierre méritait une toute autre mention. Tu as bien dit. Pierre ; de même et autant que toi

<sup>1</sup> Matt., XVI, 17.

tu es le fils, le vrai fils de Jonas, et que Jonas est vraiment ton père : de même je suis le vrai fils de Dieu, et Dieu est vraiment mon Père.

L'origine que Jésus attribue à la confession de son Apôtre nous en montre encore l'exceptionnelle élévation. Nous sommes en face d'une révélation véritable. Ce n'est pas de lui-même, guidé par ses propres lumières, que Pierre vient de confesser la Divinité de Jésus-Christ, il n'a parlé que sous l'inspiration divine, Dieu lui-même lui a dicté ses paroles, qui tirent d'une source si haute leur force et leur autorité. *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les Cieux*<sup>1</sup>. Connaître Jésus-Christ, le connaître dans sa Divinité, dans son Humanité, dans l'ineffable union qui des deux natures fait une seule adorable Personne : voilà donc la « béatitude », car voilà la vie. « Voici la vie, c'est de vous connaître, ô mon Dieu, et de connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ ». Et ne connaître pas Jésus-Christ, ne l'aimer pas, ne tenir aucun compte de Lui, c'est le malheur suprême, puisque c'est vivre sans la vie, mourir sans l'espérance, demeurer ici-bas au milieu des dangers sans appui, des douleurs sans consolation, des péchés sans rédemption, des ruines accumulées sans nulle puissance pour réparer et reconstruire. N'a-t-on pas tout dit d'un mot quand avec saint Paul on parle « de vivre sans Dieu, sans Christ en ce monde », dans la misère, dans le néant, dans la seule perspective d'un tombeau ?

II. — *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont*

<sup>1</sup> Matt., XVI, 17.

*révélé, mais bien mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te déclare que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle*<sup>1</sup>.

Pierre vient d'affirmer solennellement la Divinité de Jésus-Christ : à l'heure même Jésus-Christ la prouve, non plus seulement par ses miracles transitoires, mais par un miracle qui embrassera le monde et traversera tous les siècles, miracle qu'ont contemplé toutes les générations et qu'à notre tour nous contemplons. Un pauvre marinier est devant lui, homme ignorant et simple, Juif galiléen sans prestige, nature généreuse, mais faible et pusillanime, roseau pliant au moindre souffle ; et Jésus-Christ en fait la « pierre », l'inébranlable granit sur lequel il fait reposer un édifice vaste comme le monde, impérissable comme les siècles. Et nous contemplons deux merveilles dans une : une pierre immuable, une Église invincible. *Tu es pierre* : voilà la papauté ; et cette Papauté demeure quand toutes les royautés jonchent de leurs débris le cours des âges. Cette papauté a conquis le monde, et, sans appui visible, sans aucune des ressources qui maintiennent les dynasties et les empires, elle garde sa puissance et assure sa suprême domination. Elle courbe les intelligences, elle fait plier les volontés, elle commande les dévouements, elle enchaîne les cœurs dans les liens d'un inconcevable amour. Elle est à l'Église ce que le fondement est à l'édifice. « Où est Pierre, là est l'Église ». D'Elle descendent sur le monde toutes lumières ; d'Elle découle toute puissance ; d'Elle se répand sur la terre entière toute vie surnaturelle. Jésus-Christ, le chef

<sup>1</sup> Matt., XVI, 17-18.

invisible, a remis à Pierre, le chef visible, ses divins pouvoirs : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ».

Et ces pouvoirs sont sans limites, embrassant le ciel et la terre, le temps et l'éternité. *A toi 'je donnerai les clefs du royaume des cieux*<sup>1</sup>. Quel monarque ! Quel potentat ! Quand le roi fait son entrée, on lui remet les clefs de la cité en signe de sa domination : Pierre reçoit les clefs du ciel. La clef ouvre la demeure et sans elle la demeure reste inexorablement fermée. Sans les pouvoirs donnés à Pierre et par lui à ses successeurs, l'âme reste sans grâce, l'intelligence sans vérité supérieure, la conduite sans direction, le péché sans rémission, la vie sans issue. A lui de juger si la faute mérite ou non le pardon, si le coupable reste dans les fers ou sort de sa prison éternelle. A lui de donner le royaume des cieux ou d'en exclure. Toute juridiction spirituelle sort de la sienne ; tout pouvoir a sa source dans le sien : *tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel*<sup>2</sup>.

Comment douter qu'une telle puissance ne porte ombrage et ne rassemble contre elle d'implacables ennemis ? Aussi l'histoire entière de l'Église n'est-elle, en partie double, que celle des assauts furieux qui lui ont été livrés et des victoires qu'elle a remportées sur ses assaillants. *Les puissances de l'Enfer ne prévaudront pas contre Elle*<sup>2</sup>. L'éternelle équivoque entre Elle et ses ennemis est que ceux-ci s'obstineront à la regarder comme une société humaine, à l'instar des

<sup>1</sup> Matt., XVI, 19.

<sup>2</sup> Matt., XVI, 19.

autres, facile à détruire, faible à se défendre, tandis qu'elle est l'œuvre d'un Dieu, œuvre impérissable comme le Dieu qui l'a fondée, la pénètre, la dirige, lui communique sa force et la revêt de sa puissance. Quelles sont les puissances infernales, ou, selon le texte Évangélique, les « portes de l'Enfer », c'est-à-dire les grands, les puissants, qui, en Orient, délibéraient à l'entrée des villes ? Ce sont les démons d'abord. Acharnés à détruire Jésus-Christ et son œuvre, ils sont instigateurs ; puis ce sont les tyrans, les oppresseurs couronnés, les pouvoirs publics, qui ne cessent de la tenir sous un joug inique. Les hérétiques qui sortent d'elle et lui rendent pour la haine l'amour, font cause commune avec ses pires ennemis. Dans son sein même l'Église porte des éléments de destruction qui ne sont pas les moins redoutables ; ce sont les vices de ses propres enfants. Quand les vices prévalent dans une Société chrétienne, les « portes de l'enfer » lui livrent son plus dangereux assaut. Mais de même qu'elle a en elle la puissance de repousser l'ennemi du dehors qui l'assaille, de même elle possède ce qui convertit les pécheurs et les fait redevenir de fidèles enfants.

Le temps seul devait donner à ces choses leur magnifique épanouissement, et c'est peu à peu qu'allait se répandre une lumière qui, prématurément versée, eût aveuglé les yeux trop faibles pour la recevoir. Et ce n'était pas seulement l'Église, la primauté de Pierre, la diffusion de l'Évangile dans le monde entier et sa permanence à travers tous les siècles qu'il était inopportun et dangereux de trop vite annoncer aux foules ; c'était avant tout la divinité de Jésus-Christ dont il fallait voiler, pour quelque temps encore, le trop aveuglant éclat. L'heure n'était pas à la gloire, mais à l'humiliation de la croix. Avant d'apparaître dans sa force divine,

Jésus-Christ devait passer par les faiblesses de sa passion. Or on ne pouvait encore sans danger, à des âmes impréparées, montrer comme Dieu Celui qui allait mourir sur une croix. Si nous songeons qu'après même les miracles du calvaire, celui de la résurrection, ceux innombrables qu'opéraient les Apôtres, les prodigieuses conquêtes de l'Église naissante, la mort d'un Dieu restait « scandale pour les Juifs et folie pour les païens », si nous songeons que les Apôtres eux-mêmes ne supportaient pas l'idée que Jésus-Christ pût souffrir et mourir, nous apprécierons la sagesse du Sauveur quand il défendait à ses disciples de proclamer à la foule qu'il était le Fils de Dieu. Mourir d'abord, puis après être exalté, acclamé, adoré comme Dieu par tous les peuples : telle était l'économie du mystère de la Rédemption. *Jésus défendit sévèrement à ses disciples de dire que lui, Jésus, était le Christ*<sup>1</sup>. Cette défense, étrange, au premier aspect, doit maintenant cesser de nous surprendre.

III. — *Alors pour la première fois Jésus découvre à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Pontifes et des Scribes, et mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Et il leur parlait ouvertement*<sup>2</sup>, sans néanmoins compléter sa révélation par les détails horribles de ses humiliations : les soufflets, les crachats, les fouets, les moqueries sanglantes du Prétoire, le crucifiement, les suprêmes avanies du Calvaire. Remarquons le moment choisi par Jésus-Christ pour sa for-

<sup>1</sup> Matt., XVI, 20. Marc., VIII, 30.  
Matt., XVI, 21. Marc., VIII, 31. Luc., IX, 22.

midable révélation. « Alors », dit l'Évangéliste, c'est-à-dire après qu'il a obtenu de Pierre et par lui de ses Apôtres la solennelle affirmation de sa Divinité, après qu'il a lui-même annoncé la série des œuvres puissantes qui rempliraient l'avenir. Après s'être manifesté comme Dieu, il se montre homme passible et mortel. Il est Dieu et comme Dieu il donnera à son immolation une valeur infinie ; il est homme et c'est comme homme seulement qu'il peut se livrer en holocauste à la gloire de son Père et pour le salut du monde. Et c'est à Jérusalem qu'il souffrira et sera mis à mort. Là où tous les Sacrifices se sont offerts il convient qu'il offre le sien, qui doit remplacer tous les autres. Prophète, c'est dans la cité où les Prophètes sont morts martyrs qu'il doit lui-même être immolé. Jérusalem signifie « vision de paix ». Or sa mort valait au monde une universelle et éternelle paix. Et comme la Jérusalem terrestre était l'image de la Jérusalem céleste, où la mort du Christ introduit les Elus, il était naturel que là cette mort vivificatrice fût accomplie.

Jésus ne cache pas quels seront ses véritables bourreaux : « les Anciens, les Pontifs, les Scribes », les dignitaires, l'élite de la nation : effrayant exemple de l'abîme de perversité et de châtement où mènent l'abus des grâces et les passions déchaînées ; pour le Sauveur, douleur plus poignante et plus profonde humiliation.

Les Apôtres demeurèrent atterrés par cette révélation des souffrances et de la mort de Celui en qui ils venaient de confesser un Dieu, et l'annonce de sa résurrection, le troisième jour, ne parvient pas à calmer leur émotion et à détourner leur stupéfaction douloureuse. Pierre, toujours ardent, souvent audacieux, ne craignit pas de s'inscrire en faux contre cette perspective de mort. Tout

à l'heure, sous l'inspiration divine, il confessait la Divinité du Sauveur; maintenant, laissé à lui-même, il tombe dans la double faute de la présomption et de l'incroyance. Honteux cependant de contredire si ouvertement son Maître, il l'entraîna à l'écart <sup>1</sup> pour lui dire : *A Dieu ne plaise, Seigneur! Non, cela ne vous arrivera pas* <sup>2</sup>! Pierre s'insurgeait contre Dieu même, il dévastait ses plans, il renversait l'idée entière de la Rédemption qui reposait sur l'immolation d'un Homme-Dieu, immolation dont Dieu retirait une gloire infinie et le monde une pleine et magnifique rédemption; immolation qui, en nous prouvant l'amour infini de Dieu, nous armait contre nos passions et nous rendait possibles toutes les vertus.

L'excuse de Pierre était dans son affection pour son Maître, mais sa parole n'en était pas moins, à son insu sans doute, l'expression des ardents désirs de l'enfer. Satan connaissait les prophéties; il savait que le règne du Messie serait inauguré par ses souffrances, et que lui-même verrait son empire détruit et sa tête brisée par la croix du calvaire. Quand donc Pierre disait à Jésus : « Non, Seigneur, cela ne vous arrivera pas », il parlait comme l'enfer désirait et pensait. Le Sauveur le lui fait sentir durement. *Arrière, Satan! tu m'es un scandale, tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais ta sagesse est mondaine* <sup>3</sup>. Saint Paul nous donnera plus tard le meilleur commentaire de ces paroles. « Parce que le monde, quand Dieu lui parlait sagesse, n'a pas voulu, dans cette sagesse, reconnaître Dieu; Dieu s'est plu à sauver les croyants par la prédication d'une folie. »

<sup>1</sup> Marc., VIII, 32. Matt., XVI, 22.

<sup>2</sup> Matt., XVI, 22. Marc., VIII, 32.

<sup>3</sup> Marc., VIII, 33. Matt., XVI, 23.

« Les Juifs réclament des signes; les Gentils cherchent la sagesse et nous nous prêchons le Christ mis en croix: scandale aux Juifs, folie aux Gentils; mais aux élus pris au sein des Juifs et des Gentils, ce Christ est la force de Dieu et la sagesse de Dieu. Car une folie, quand elle vient de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes; une faiblesse quand elle est celle d'un Dieu est plus forte que toute force humaine. » Voilà mises en parallèle les pensées de Dieu et les pensées de l'homme. Pour la raison humaine, un Dieu mourant sur une croix de la mort des suppliciés est une impossibilité ou une folie; pour la raison divine, cette passion et cette mort du Christ sont un abîme de sagesse et de puissance.

Par la Croix, Dieu est glorifié magnifiquement et reçoit plus d'honneurs mille fois que les prévarications du monde n'ont essayé de lui en faire perdre. L'enfer est vaincu et perd ses droits sur l'humanité. La nature humaine est purifiée et réconciliée, les haines antiques disparaissent avec le péché, Dieu et sa créature coupable se donnent à la croix le baiser de la réconciliation. De la Croix jaillissent toutes les grâces. A la croix, naît l'Eglise qui sort vivante et immortelle du côté entr'ouvert du Nouvel Adam. La croix a conquis le monde et elle y a établi son impérissable empire. Objet d'horreur avant Jésus-Christ elle est devenue par lui le signe d'une incomparable gloire, le terme d'une immense et perpétuelle vénération. Et, si de la Croix jaillissent sur le ciel et la terre d'inépuisables trésors de gloire, c'est d'elle aussi que Jésus-Christ même obtient une glorification infinie. « C'est parce qu'il s'est humilié jusqu'à la mort et la mort de la croix, que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout, de sorte que devant Lui tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

C'est pour n'avoir pas compris ces vastes desseins de Dieu que Pierre blessait au cœur son divin Maître et s'attirait à lui-même une dure réprimande. Jésus parla, sans doute, assez haut pour être entendu des autres Apôtres <sup>1</sup>, car la doctrine de la croix devenait pour tous la doctrine du salut : la répudier c'était se perdre, le salut était de la courageusement embrasser. La prédication évangélique se résumait en elle ; tous les apôtres, tous les docteurs, tous les prêtres, le Sacerdoce catholique tout entier, n'avaient plus d'autre devise et devaient pousser dans le monde entier le cri de saint Paul : « Je fais profession de ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ».

IV. — La foule s'était peu à peu rapprochée et c'est à elle en même temps qu'à ses Disciples que Jésus adressa ses dernières paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive* <sup>2</sup>.

Pour comprendre et surtout goûter un enseignement aussi antipathique à la nature, rappelons-nous, en même temps que nos destinées futures, notre situation actuelle ici-bas. Nous sommes des enfants soumis à l'éducation du premier âge, et Jésus-Christ est notre divin éducateur. Nous sommes des combattants en campagne, et nous devons conquérir, à force de bravoure et au prix de nos fatigues et de notre sang, un immortel royaume. Or, Jésus-Christ est notre général. L'enfant n'est-il pas chaque jour courbé sur des devoirs qui meurtrissent sa volonté ? Le soldat, chargé

<sup>1</sup> Marc., VIII, 33.

<sup>2</sup> Luc., IX, 23. Marc., VIII, 34. Matt., XVI, 24.

de ses armes, peut-il reculer et fuir le champ de bataille ? Ainsi en est-il de celui qui ambitionne le double titre d'enfant de Dieu et de soldat de Jésus-Christ.

Jésus ne violente personne. *Si quelqu'un veut venir... dit-il* <sup>1</sup>. Mais sans violenter personne, il invite tout le monde. Nul n'est rejeté, nul n'est mis dans l'impossibilité d'être à lui. Chaque âge, chaque état de fortune, chaque sexe, chaque degré de savoir ou d'ignorance, jeunes et vieux, riches et pauvres, civilisés ou barbares, tous ont accès, tous peuvent suivre l'Homme-Dieu et parvenir à sa gloire.

Mais la condition est formelle ; sans l'accepter nul espoir d'être disciple. Et cette condition quelle est-elle ? Elle est triple : Il faut se renoncer ; il faut porter sa croix chaque jour ; il faut suivre Jésus-Christ.

*Se renoncer.* Qu'est-ce ? Apprenons-le en l'appliquant à autrui. Avons-nous renoncé à quelqu'un ? Il n'est plus ni dans notre pensée, ni dans notre cœur ; nous n'avons plus aucun commerce avec lui ; ce qui le touche, désormais ne nous touche plus. Sa bonne ou sa mauvaise fortune, les dangers qu'il court, les souffrances qu'il endure, nous laissent indifférents. Ainsi soyons pour notre corps, pour les choses temporelles, pour les passions qui nous travaillent, les voluptés qui nous enchantent. Qu'il y ait rupture ; que nous ne nous connaissions plus. Etouffons à l'égard de la nature déchue, qui sans cesse nous sollicite, une sensibilité dangereuse et de perfides concessions. Ne l'écoutons pas, ne lui obéissons pas, ne pleurons pas sur ses prétendues souffrances. Si la Loi divine la meurtrit, et qu'elle se lamente, demeurons insensibles à ses plaintes, c'est là *se renoncer soi-même*.

<sup>1</sup> Matt., XVI, 24. Marc., VIII, 34. Luc., IX, 23.



Il faut plus encore pour devenir disciple de Jésus-Christ, et saint Paul ne cesse de nous rappeler qu'à la suite d'un Chef crucifié nous devons nous-mêmes mourir, mourir tous les jours, mourir en toutes choses. Mourir effectivement, si la persécution nous place entre l'apostasie et la mort, si le péché nous réduit à cette extrémité de vaincre ou mourir, si le ciel ne peut s'ouvrir pour nous que par l'héroïque immolation de nous mêmes. Mourir affectivement, si la vraie mort ne s'offre pas à endurer. Car il ne saurait se dire disciple de Jésus-Christ celui qui n'est pas dans la disposition de lui sacrifier sa vie. Quoi ! L'on meurt pour toute noble cause, l'on meurt pour sauver son pays, sa famille, ses intérêts, son honneur ; l'on donne même sa vie en pâture à ses convoitises et à ses passions. Et l'on ne mourrait pas pour son âme et pour son Dieu ! Tel est le disciple de Jésus-Christ : s'il ne meurt pas réellement, au moins est-il toujours disposé à mourir. C'est ce que le Sauveur appelle : « *Porter sa croix chaque jour* ».

Mais comme beaucoup meurent de morts prématurées et violentes pour toutes sortes de causes et de raisons, le Sauveur spécifie quelle mort est celle de son disciple : *Qu'il me suive !* Il faut lui appartenir pour mériter la divine apothéose de la souffrance et de la mort, et ceux-là souffrent et meurent sans gloire et sans profit qui ne font qu'expier leurs crimes ou devenir victimes de leurs imprudences et de leurs excès. Il faut de plus suivre Jésus-Christ au calvaire, non pas seulement par la voie douloureuse, mais par la voie sainte, il faut imiter ses vertus. C'est en soumission aux ordres de son Père, avec humilité, avec la douceur de l'agneau, sans récriminer, sans se plaindre, sans haïr ses ennemis, ni chercher à se venger d'eux, que meurt Jésus-Christ. Le

suivre, c'est agir comme il agissait, s'attacher à reproduire toutes ses vertus.

Mais qu'elle est dure cette parole : « Prendre sa croix », mourir à tout ce que l'on aime ; s'immoler, se sacrifier, et cela « tous les jours », à chaque heure d'une longue existence ! Non ! C'est le contraire que Jésus-Christ établit péremptoirement. Cette mort est notre vie, cette douleur est notre joie, ces pertes sont notre seul véritable gain. Nous possédons deux vies différentes : l'une actuelle qui est courte, incertaine, précaire, rare en joies solides, prodigue en amertumes et en souffrances ; et fut-elle heureuse, cette vie terrestre est désastreusement limitée par le tombeau ; l'autre éternelle, infiniment heureuse, où toutes les gloires nous couronnent, où toutes les jouissances se donnent rendez-vous. Qui oserait mettre en parallèle ces deux existences si opposées ? Qui serait assez insensé pour ne pas préférer la seconde à la première ? Or, préférer l'une c'est perdre l'autre, et la jouissance des deux à la fois nous est interdite. Revendiquez-vous pour vous seul, sans aucune volonté de la sacrifier, mais au contraire en lui faisant rendre tout ce qu'elle peut vous donner de plaisirs et de richesses, la vie terrestre dont vous jouissez maintenant ? Vous perdrez la vie éternelle. Par contre, sacrifiez-vous généreusement cette vie de la terre ? La donnez-vous au martyre s'il le faut, et en tout cas aux héroïques privations de la vertu ? Vous gagnez la vie du ciel avec ses immortelles ivresses. *Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; quiconque la perdra pour moi et pour l'Évangile la sauvera*<sup>1</sup>.

Ya-t-il parité ? Non certes, à Dieu ne plaise ! Car

<sup>1</sup> Matt., XVI, 25. Marc., VIII, 35. Luc., IX, 24.

comment comparer un bien si minime, si court, si caduc, si mélangé, ou plutôt si empoisonné par les maux et les souffrances, avec un bien éternel, infini ? *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? En échange de son âme qu'est-ce que l'homme pourra donner ?*

Si tout était limité à la terre et au temps présent, nous pourrions peut-être hésiter à nous sacrifier pour la vertu et pour Dieu ; mais les années sont rapides, le temps passe, la fin approche ; elle vient, elle vient, cette heure glorieuse et terrible où Jésus-Christ apparaîtra, non plus comme expiateur et victime, mais comme Dominateur et comme Juge. Alors règneront avec lui les disciples de sa croix, les martyrs de son Évangile ; mais alors aussi gémiront dans l'angoisse les déserteurs de son Calvaire, les contempteurs de ses divines faiblesses, tous ceux qui, lâches esclaves du respect humain, auront rougi de paraître lui appartenir. *Voici que va venir le Fils de l'Homme dans la gloire du Père, environné de ses saints anges et il rendra à chacun selon ses œuvres. Et quiconque aura rougi de moi et de mes paroles au sein de cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme rougira de lui* <sup>2</sup>.

Cette gloire future, Jésus-Christ ne se contenta pas d'en faire la prophétie, il lui plut d'en donner une rapide mais éclatante vision. *En vérité, je vous le déclare, il y en a ici qui ne mourront point avant d'avoir vu le Fils de l'Homme dans l'éclat de son Royaume* <sup>3</sup>. Peu après ces paroles il gravissait le Thabor avec trois de ses apôtres, et devant leurs yeux il se revêtait de gloire.

<sup>1</sup> Luc., IX, 25. Marc., VIII, 36. Matt., XVI, 26.

<sup>2</sup> Matt., XVI, 27. Marc., VIII, 38. Luc., IX, 26.

<sup>3</sup> Luc., IX, 28. Marc., VIII, 39. Matt., XVI, 28.

C'était la consolation donnée aux âmes que la doctrine du Calvaire venait d'abattre. C'était la vivante explication de l'énigme qu'il avait proposée : *Quiconque perdra sa vie pour Moi et pour l'Évangile, la sauvera... Car voici que le Fils de l'Homme doit venir dans la gloire de son Père* <sup>1</sup>. Mourir avec Jésus-Christ, c'est surgir à la gloire avec Jésus-Christ. Sacrifier le temps, c'est gagner l'éternité ; perdre des biens périssables c'est s'assurer d'éternelles richesses.

## LA TRANSFIGURATION

I. — Entre la promesse de sa Transfiguration et l'accomplissement, Jésus laissa quelque intervalle : il fallait donner aux Apôtres le temps de la méditer, de la désirer, de s'en préoccuper, afin qu'un aussi grave événement ne passât pas inaperçu, mais se gravât pour toujours dans leur souvenir. Ainsi en fût-il, puisque nous entendrons plus tard saint Pierre fonder la foi en Jésus-Christ et l'espérance de la gloire future sur la vision merveilleuse dont il avait joui au Thabor. « Ce n'est pas, écrivait-il aux premiers fidèles, en suivant de doctes fables que nous vous prêchons la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa présence dans le monde, mais c'est après avoir contemplé de nos yeux sa divine Majesté, alors que couvert de gloire par Dieu son Père, il recevait l'hommage de la Voix sortie d'incomparables splendeurs et qui disait : Celui-ci est mon Fils Bienaimé dans lequel je me suis complu ; écoutez-le. Cette voix

<sup>1</sup> Matt., XVI, 25, 27.